

LE FOOTBALL AUX JEUX OLYMPIQUES UNE HISTOIRE DE CONCURRENCE POLITIQUE, FINANCIÈRE ET D'AUDIENCES

Paul Dietschy

Université de Franche Comté, Centre Lucien Febvre

Cet article retrace les 124 années d'histoire du ballon rond olympique. Le football a pris une part importante dans l'histoire des Jeux olympiques et, symétriquement, ceux-ci ont aussi joué un rôle crucial dans la construction du football international. Le ballon rond a contribué à la réinvention de la tradition olympique tout en devenant rapidement controversé en raison du professionnalisme. Le football a renforcé la viabilité économique des Jeux olympiques, malgré l'hostilité des dirigeants du CIO, menant à la création de la Coupe du monde pour les professionnels. Pendant la guerre froide, il a révélé les contradictions de l'olympisme avec les faux amateurs de l'Est. De plus, le football est devenu une tribune pour les pays africains et les femmes bien qu'il ait fallu attendre 1996 pour qu'elles puissent y participer. Son statut de sport mondial numéro un lui garantit une place permanente, alors même que le CIO envisage de nouvelles disciplines comme le breakdance ou le basket à trois.

Mots clés : football, Comité international olympique, FIFA.

L'actualité sportive de la fin de l'hiver 2024 a été alimentée par les spéculations sur la participation de Kylian Mbappé aux Jeux olympiques (JO) organisés la même année à Paris. Il peut paraître étonnant que la vedette française du football mondial disputant chaque année de grandes compétitions ultramédiatisées (Ligue des champions, Euro, Coupe du monde) souhaite disputer un tournoi ouvert seulement aux moins de 23 ans et à trois renforts plus âgés. Sans doute l'aura olympique renforcée par le fait que les Jeux aient lieu en France suscite un attrait irrésistible, d'autant que, depuis 1984 pour le football et 1992 pour les basketteurs de la NBA, les professionnels sont devenus *personae gratae* au sein de l'arène olympique. Mais réduire l'intérêt du tournoi olympique de football à l'appétence que manifestent les stars du ballon rond pour cette compétition fait oublier la part et l'importance prises par le football dans l'histoire des Jeux et, inversement, la place occupée par ceux-ci dans la construction d'un football international. Le ballon rond a joué en effet un rôle important dans la réinvention de la tradition olympique tout en devenant vite, en raison du professionnalisme, un trublion que certains comme Avery Brundage, président du CIO de 1952 à 1972, voudraient réduire au statut de paria, voire exclure. Dans le même temps, le tournoi a joué un rôle particulier, plus égalitaire, dans une géopolitique du football dominée par l'Europe et l'Amérique du Sud. Enfin, le football olympique est devenu un lieu de revendication de l'égalité hommes-femmes, même s'il a fallu attendre 1996 pour que les footballeuses y soient admises. Alors le ballon rond aux Jeux olympiques : *what else* ?

1. Le football et la réinvention des Jeux olympiques

En 1912, deux pionniers du rugby en France, Pierre et Jean Garcet de Vauresmont, publient un manuel intitulé *Les sports athlétiques*, avec pour sous-titre : « Football, course à pied, saut, lancement ». Le football fait donc partie des sports athlétiques puisqu'il requiert de savoir notamment courir et sauter. À ce titre, il est vite invité à rejoindre les sports olympiens. En 1900, il apparaît dans le programme des concours d'exercices physiques et de sports organisés pour l'Exposition universelle, devenus *a posteriori* les Jeux de Paris. La compétition reste modeste puisque seules trois formations anglaise, française et belge, Upton Park Football Club, le Club français et le Léopold Football Club,

y concourent, « les Allemands et les Suisses, pour des raisons diverses, n'ayant pu amener une équipe » (Mérellon, 1901, p. 68). Nul vainqueur final n'est reconnu car l'équipe française est la seule à disputer les deux rencontres finalement inscrites au programme. Toutefois, selon le rapport officiel, le « public ne resta pas indifférent à ces deux matchs » (*ibid.*, p. 69), puisque 500 spectateurs virent l'Upton Park, « société de force honorable », battre le Club français par 4 buts à 0 et 1 500 personnes sont venues soutenir celui-ci « entièrement [composé] de joueurs de nationalité française » et assister à sa victoire face à l'équipe belge sur le score de 6 buts à 2. Un bon début olympique et une assistance plutôt correcte pour un sport introduit depuis seulement une dizaine d'années en France mais qui ne peut encore attirer un public comparable aux foules britanniques. La même année, la finale de la Coupe d'Angleterre opposant le Bury FC au Southampton FC avait été suivie par presque 70 000 personnes réunies dans le stade de Crystal Palace de Londres.

C'est justement dans la capitale britannique qu'est organisé le premier tournoi olympique de football réunissant des équipes nationales en 1908. Le football en est encore à son premier stade de diffusion et d'organisation. La Fédération internationale de football association (FIFA) a été fondée quatre ans plus tôt à Paris et cherche vainement à organiser un « championnat international » selon les objectifs fixés par ses premiers statuts (article 9). Les joueurs sont encore amateurs sur le continent européen et soumis aux contraintes de la conscription ou de leurs métiers. Il leur est en effet difficile de s'éloigner longtemps de leur régiment ou de leur lieu de travail. Par ailleurs, les revenus générés par le football restent faibles et, bien que le premier président de la FIFA, Robert Guérin¹, soit journaliste du quotidien parisien *Le Matin*, la presse réserve ses faveurs au cyclisme, à l'automobilisme et à l'aviation naissante. En tout cas, un tournoi est inscrit au programme des premiers Jeux de Londres (1908) tenus dans le cadre de la Franco-British Exhibition symbolisant l'Entente cordiale signée quatre ans plus tôt. Le tour pris par la compétition révèle bien autant une première forme annonciatrice de politisation du football que les premiers balbutiements du football international. La compétition « réservée aux amateurs » (British Olympic Council, 1908, p. 3) devait accueillir huit équipes mais, « en raison de troubles politiques dans les Balkans », c'est-à-dire l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par

1. Nom de plume et de dirigeant sportif de Maurice Guérin.

l'Empire austro-hongrois, la Hongrie et la Bohême « avaient dû déclarer forfait » (Cook, 1909, p. 173). Il ne reste que six formations : France A et B, Suède, Danemark, Hollande et Grande-Bretagne. Soit des pays voisins de la Grande-Bretagne dans lesquels le football a connu un développement inégal. Les Danois alors considérés comme les meilleurs en Europe continentale ne sont battus en finale que sur le score de 2 buts à 0. La Suède est étrillée 12-1 par le Royaume-Uni. Quant aux deux équipes françaises dépêchées par l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques² (USFSA), elles ne font guère honneur à leur pays. L'équipe B est écrasée au premier tour 9 à 0 par le Danemark, avant que l'équipe A ne subisse un revers encore plus humiliant : 17 à 1 en demi-finale contre la même équipe scandinave ! La presse sportive française se livre à des commentaires plus qu'ironiques. Jacques Baudier, l'envoyé de l'hebdomadaire *La Vie au Grand Air*, note que si les joueurs d'association³ « tenaient autant que cela à aller faire un petit voyage gratuit à Londres, les officiels auraient agi sagement en le leur offrant, mais à condition de leur interdire de jouer au football-association ». Notre « prestige aurait eu l'avantage de ne pas être diminué et nos couleurs n'auraient pas fait piètre figure » déplore-t-il, avant de conclure sur un ton plus facétieux : « Les spectateurs ont assisté à un intermède comique vraiment amusant, et ils ont cru se rendre compte que la race des clowns n'était pas encore éteinte dans notre patrie » (Baudier, 1908, p. 306).

En fait, il faut attendre les Jeux de Stockholm (1912) pour que le football commence à devenir une compétition véritablement crédible. La FIFA, tout d'abord, est chargée de son organisation. Ludvig Kornerup, le secrétaire général de la fédération suédoise, écrit à son homologue de la FIFA que pour « la bonne organisation du tournoi olympique, les organisateurs ne souhaitent pas voir plus d'une équipe par association participer à la compétition⁴ ». Au total, le tournoi réunit 11 participants⁵, parmi lesquels on relève la présence de nouveaux venus tels que la Russie, la Finlande ou l'Italie. La candidature de la fédération de Bohême est rejetée, la fédération n'étant pas membre de la FIFA (Bergvall, 1913, p. 483) en raison du veto de ses homologues

2. La Fédération française de football association (aujourd'hui Fédération française de football) ne voit le jour qu'en 1919.

3. Le football désigne alors dans la presse le rugby et l'association, le football.

4. Archives FIFA, Jeux Olympiques, Correspondance, 1912-1932, « Lettre de Kornerup à Hirschman », 5 décembre 1911.

5. Initialement, 13 équipes devaient concourir mais la France et la Belgique déclarent forfait.

autrichienne et hongroise. Le tournoi exprime bien le caractère de matchs « internationaux » à une époque où l'on commence à se soucier des styles nationaux qui exprimeraient les vertus des peuples. Les blasons et autres symboles nationaux sont largement déployés et affichés sur les maillots et poitrails des joueurs, comme l'aigle impériale sur les tuniques allemandes et autrichiennes (*ibid.*, planche 194) ou l'Union Jack, sur celles des Britanniques. Les Italiens ont adopté le bleu azur et la croix de Savoie, couleur et blason de la dynastie royale. La compétition est encore remportée par la Grande-Bretagne face au Danemark. Si 8 000 spectateurs avaient assisté à la finale de 1908, celle de 1912 est suivie par 25 000 personnes (*ibid.*, p. 486 et 493). Le terrain de football entouré par la piste d'athlétisme justifie désormais sa place dans le stade olympique.

2. Un sport olympique qui devient encombrant

Il faut attendre huit ans, en raison du premier conflit mondial, pour que les Jeux et le tournoi olympique de football soient à nouveau disputés. La position du ballon rond a alors beaucoup changé. En Europe, l'avant-guerre avait été marquée par un essor et une popularisation du jeu arrêtés dans un premier temps par l'éclatement du conflit. Mais le football devient vite le sport-roi de l'arrière-front et gagne des adeptes. En Amérique du Sud, est disputée en 1916 la première compétition continentale : la Copa América. À partir de 1920, puis de 1924, le ballon rond joue un rôle important dans la transformation des Jeux olympiques en spectacle de masse générateur de recettes pour le monde sportif et lieu de mondialisation du sport. Une position qui satisfait les comités organisateurs locaux mais déplaît profondément aux membres du Comité international olympique (CIO), car le football est accusé d'introduire le ver dans le fruit olympique, à savoir le professionnalisme.

Dans l'immédiat, à Anvers en 1920, le tournoi de football réunit 16 équipes. Les formations européennes sont ultra-majoritaires (15) tout en étant issues essentiellement du camp des vainqueurs ou des neutres, les sportifs des ex-puissances centrales n'ayant pas été invités et la Russie étant prise dans les convulsions de la guerre civile. Une équipe non européenne représente le continent africain au temps des colonies : l'Égypte. Le format de la compétition cherche à encourager l'envoi d'une équipe puisqu'un tournoi de consolation est organisé

pour les formations éliminées au premier tour et dont le vainqueur est classé troisième de la compétition. Le tournoi olympique s'affranchit aussi des limites territoriales de la ville organisatrice. Des matchs sont organisés à Bruxelles et Gand mais n'attirent pas la grande foule. Le public n'a d'yeux que pour la Belgique dont l'adversaire en demi-finale, les Pays-Bas, ne peut que satisfaire le public anversois qui soutient en premier lieu les trois joueurs locaux sélectionnés sous le « maillot rouge paré du lion de Flandre ». Quatre trains spéciaux ont été affrétés depuis Amsterdam. Malgré les encouragements criés en cadence « *hup, Holland* », les joueurs orange doivent s'incliner 3-0. Selon Gabriel Hanot, l'ancien international français devenu journaliste sportif, Anvers est en liesse au coup de sifflet final : « Après le match, si les Hollandais n'eurent pas l'occasion d'agiter frénétiquement les drapeaux tricolores qu'ils avaient apportés, les Belges ne pouvaient plus se contenir de joie et la ville d'Anvers avait un air de fête, comme au soir d'une réjouissance nationale » (Hanot, 1920, p. 146). L'acmé des pulsions nationales est atteint le 2 septembre lors de la finale avortée contre la Tchécoslovaquie. 42 000 spectateurs, « venus des quatre coins de la Belgique », ont créé plusieurs heures avant la rencontre une ambiance explosive : « Nombreux étaient ceux qui portaient une cocarde tricolore, d'autres, en groupe, poussaient des "cris de guerre". Plus loin, nous en vîmes porteurs de "crécelles" et de "trompettes", etc. [...]. De divers côtés, les drapeaux belges dépassaient de çà et là des têtes » (*La Vie sportive*, 9 septembre 1920). Le match tourne court en raison du jeu brutal des Tchécoslovaques. L'un des leurs, Steiner, est expulsé pour avoir porté un coup au Belge Coppée. Protestant contre cette décision arbitrale, ses coéquipiers quittent la pelouse à la 39^e minute pour n'y plus revenir. Leur fédération menace ensuite par rétorsion de reprendre ses relations avec la fédération autrichienne. Conclusion d'Achille Duchenne dans *Le Football Association* du 6 janvier 1922, organe de la Fédération française (FFFA) : « Jamais, en somme, la politique ne s'est aussi intimement mêlée au sport et avec les résultats regrettables, mais certains, que l'on voit ! » Le tournoi olympique a été disputé après la fin des épreuves d'athlétisme, ce qui n'a pas opposé d'obstacle à son succès populaire. L'escrimeur et journaliste Victor Boin, qui avait prêté le premier serment olympique lors de la cérémonie d'ouverture, note même que « le football a permis aux organisateurs des Jeux olympiques de voir enfin le stade rempli jusqu'aux gradins les plus élevés » (Boin, 1920, p. 162).

Disputé cette fois en guise de hors-d'œuvre de l'olympiade, le tournoi de 1924 ne dément pas l'attraction populaire du football autour d'un tournoi par élimination directe réunissant désormais 16 équipes. Il est vrai que l'Uruguay devient à Paris la première nation sud-américaine à participer et à gagner la compétition, suscitant des commentaires admiratifs de la part de la presse française même si la *Celeste* avait étrillé les Bleus 5-1 en quart de finale pour finalement s'imposer en finale 3-0 face à la Suisse. Gabriel Hanot (1924, p. 375) peut célébrer la révolution du jeu portée par les Uruguayens : « La principale qualité des vainqueurs est une virtuosité merveilleuse dans la réception, le contrôle et l'utilisation du ballon. [...] À l'impeccable technique s'ajoute donc, chez les Uruguayens, une tactique clairvoyante. Les Sud-Américains ont le pied sûr et l'œil dégagé. » Un nouveau standard de jeu a vu le jour : « Les Uruguayens sont gens souples, disciples de l'esprit de finesse plutôt que de l'esprit de géométrie. » Au contraire du jeu des Britanniques guidés par ce dernier. Conclusion : « [...] ces fins athlètes [...] sont aux professionnels anglais [...] comme des chevaux arabes par rapport à des percherons. » Les organisateurs se félicitent, eux, des recettes au guichet. Selon le *Rapport officiel*, le « Tournoi Olympique de 1924 fut un triomphe sans précédent et souleva l'enthousiasme de tous ceux qui purent en suivre les péripéties » (Comité olympique français, 1924, p. 316). De fait, la compétition contribue largement aux recettes des Jeux de Paris : un total de 1 798 751 francs sur un total de 5 423 184 francs. À elle seule, la finale Uruguay-Suisse « a totalisé 516 575 francs » (*ibid.*, p. 318 et 68), soit presque 10 % du total des compétitions. Un résultat qui ne plaide toutefois pas pour la pérennité olympique du football selon le CIO. En effet, les joueurs uruguayens avaient quitté leur foyer dès le mois de février pour une finale disputée le 9 juin. Issus pour la plupart de milieux populaires, ils ne pouvaient compter sur les économies pour subvenir à leurs besoins. Comme d'autres joueurs du tournoi, ils appartiennent à ceux que l'on appelle les « amateurs marrons »⁶ que le CIO veut bannir en durcissant les conditions du « remboursement du salaire perdu »⁷ en 1925. Les Uruguayens peuvent toutefois remporter un deuxième titre olympique à Amsterdam en 1928. Les organisateurs néerlandais ont en effet supplié le CIO de maintenir la compétition de

6. C'est-à-dire des sportifs officiellement amateurs qui reçoivent des paiements en sous-main ou disposent d'emplois de complaisance.

7. Le statut de l'amateurisme pouvait permettre d'indemniser les sportifs obligés de prendre un congé sans solde pour participer à des compétitions et aux Jeux.

football pour ne pas faire faillite. Le podium composé de l'Uruguay, de l'Argentine et de l'Italie ne peut passer pour des parangons de l'amateurisme cher à Pierre de Coubertin. Ainsi, depuis 1926, la Charte de Viareggio autorise en Italie le professionnalisme et les Azzurri comptent parmi leurs rangs des joueurs des plus grands clubs transalpins qui le pratiquent ouvertement. Les équipes sud-américaines comme d'autres formations participant au tournoi de 1928 telles que la Belgique et l'Espagne pratiquent au moins l'amateurisme marron. Les Italiens profitent de l'occasion pour commencer à faire leur marché dans les équipes sud-américaines. À l'issue de la compétition, l'attaquant Raimundo Orsi rejoint la Juventus de Turin. Une première qui n'est pas une dernière.

Les membres de la FIFA règlent à leur façon le différend avec le CIO. Au congrès d'Amsterdam (1928), ils décident de créer une compétition quadriennale ouverte à tous les footballeurs quel que soit leur statut. L'année suivante, l'organisation de ce qui devient « *el primer campeonato de football* » ou « Coupe du monde » est attribuée à la fédération uruguayenne pour 1930. La FIFA a fondé sa tradition sportive et enfanté sa poule aux œufs d'or qui lui permet de devenir aux côtés du CIO l'autre organisation influente de la planète sportive. Pour cause d'éloignement et de faible appétence des Américains pour le soccer, le football est absent des Jeux de Los Angeles (1932). Disposant de leur propre compétition, les dirigeants de la FIFA désirent malgré tout voir le football revenir aux Jeux, d'autant que de nombreuses fédérations membres comme celles des Pays-Bas ou des pays nordiques ne reconnaissent que la pratique amateur. Felix Linemann, le président du Deutscher Fussball Bund, grand défenseur de l'amateurisme, craint que le football ne devienne un « sport de second rang » dans son pays s'il n'est pas présent aux Jeux de Berlin⁸. Le tournoi olympique des Jeux nazis atteste de sa capacité à toujours attirer le public : les 16 matchs de la compétition sont suivis en moyenne par 31 716 spectateurs, un chiffre un peu gonflé par les 95 000 personnes qui ont suivi les 4 matchs disputés au stade olympique à la fin de la compétition (Comité d'organisation des Jeux de Berlin, 1937, p. 1048). Le tournoi prend une dimension mondiale avec six équipes non européennes : Égypte, États-Unis, Chine, Japon, Pérou et Turquie que les dirigeants de la FIFA veulent alors ranger parmi les pays du Proche-Orient. Le tournoi

8. Archives FIFA, Congrès, « Minutes of the 22nd Congress held at Rome on 24th and 25th May 1934 ».

est le théâtre d'un psychodrame entre Européens et Sud-Américains quand le résultat du quart de finale Pérou-Autriche (4-2 le 8 août 1936) est annulé par le jury d'appel de la FIFA au motif que le terrain a été envahi par des supporters péruviens pendant la prolongation. La délégation péruvienne refuse de rejouer la partie et regagne son pays. L'affaire fait grand bruit en Amérique du Sud. Pour empêcher le retrait des fédérations sud-américaines de la FIFA, son président Jules Rimet doit se rendre trois ans plus tard en Argentine au congrès de la Confédération sud-américaine afin d'aplanir les différends. Les Jeux de Berlin sont toutefois connus pour leur instrumentalisation par le régime national-socialiste, ce qui fit écrire au directeur de *L'Auto* Jacques Goddet (1936, p. 1) dès le lendemain des Jeux : « Hélas ! Jamais encore le sport n'y avait été aussi profondément défiguré ! » Le football n'échappe pas à la politisation tout en lui faisant aussi une sorte de pied de nez. En quart de finale, l'Allemagne est opposée à la Norvège et Hitler est venu tout spécialement pour l'événement ainsi que 35 000 spectateurs. Mais les vrais amateurs scandinaves éliminent les amateurs marrons du Troisième Reich 2-0 et le Führer et les hautes personnalités qui l'accompagnent quittent furieux le Poststadion de Berlin quand les Norvégiens marquent leur deuxième but à cinq minutes de la fin du match. Toutefois, les vainqueurs italiens du tournoi entraînés par Vittorio Pozzo, vêtus du noir fasciste, célèbrent leur victoire le bras levé. Un geste maintes fois répété par de nombreux participants à Berlin. Et si les joueurs transalpins sont officiellement étudiants, les meilleurs, dont les défenseurs Pietro Rava ou Alfredo Foni, sont déjà sur la voie d'une carrière professionnelle.

3. Footballeurs d'État et pieds nus : une autre scène mondiale du football mondial

Il faut attendre 12 ans pour que les Jeux olympiques soient à nouveau organisés et le tournoi de football disputé à Londres (1948). Comme le premier numéro de *Olympic Newsletter : XIVth Olympiad London 1948* le proclame dès le mois de juillet 1947, les organisateurs se montrent optimistes : « La compétition de football est l'un des événements les plus populaires des Jeux. » Alors que les rencontres des premiers tours sont disputées dans les enceintes des grands clubs professionnels londoniens comme Arsenal et Tottenham, les demi-finales et finales sont jouées à Wembley où la finale est suivie par 40 000 personnes. Compétition d'après-guerre célébrant la victoire

des démocraties, les Jeux de Londres sont en matière de football annonciateurs. Certes, ils sont dominés par les pays scandinaves qui se refusent encore à adopter le professionnalisme : la Suède médaille d'or et le Danemark médaille de bronze. Avec toutefois une pointe d'hypocrisie : l'attaque suédoise composée de Gunnar Gren, Gunnar Nordhal et Nils Liedholm se retrouve vite à l'AC Milan et la Juventus engage le Danois John Hansen. La médaille d'argent a été remportée par la Yougoslavie après une finale âpre et parmi les 16 participants l'on note la présence de la Chine, de la Corée, de l'Égypte et de l'Inde. Et, au tour préliminaire, l'équipe d'Afghanistan a été éliminée 6-0 par la sélection luxembourgeoise. Autrement dit, le palmarès et l'origine géographique des participants laissent entrevoir ce que le tournoi olympique deviendrait jusqu'au début des années 1980 : d'une part la chasse-gardée des sélections du bloc de l'Est et de leurs footballeurs d'État ou d'entreprises publiques comme la Yougoslavie ; d'autre part, une scène plus accueillante que la Coupe de monde de la FIFA pour les équipes nationales du tiers-monde naissant.

De 1952 à 1980, les équipes des pays socialistes s'adjugent les trois places du podium à l'exception de la médaille d'argent en 1960 (Danemark) et des médailles de bronze en 1952 et 1968 (Danemark et Japon). La Hongrie remporte à elle seule trois titres olympiques (1952, 1964 et 1968), les autres médailles d'or étant partagées entre l'URSS (1956), la Yougoslavie (1960), la Pologne (1972), la RDA (1976) et la Tchécoslovaquie (1980). Officiellement les joueurs sont amateurs mais sont en fait des athlètes d'État entretenus par les clubs rattachés à de grands ministères ou des secteurs d'entreprises publiques. Ferenc Puskas, la vedette et capitaine de l'équipe de Hongrie championne olympique en 1952 joue dans l'équipe de Honved, le club de l'armée, et porte officiellement le grade de « major ». Lev Yachine, autre star mondiale, gardien de but de la formation soviétique, victorieuse en 1956, appartient au Dynamo Moscou, le club du ministère de l'Intérieur. Plus tard, Casimir Deyna, le meneur de jeu polonais vainqueur avec sa sélection et meilleur buteur du tournoi olympique de Munich (1972) avec neuf buts, appartient au Legia Varsovie, le club de l'armée polonaise. Pour les équipes de l'Est, le tournoi olympique permet de gagner les titres que les pays capitalistes et professionnels d'Amérique du Sud ou d'Europe s'accaparent dans la Coupe du monde. Toutefois, dans le cas de la Hongrie en 1952 ou de la Pologne en 1972, le succès annonce une belle performance dans la compétition de la FIFA organisée deux ans plus tard puisque les Magyars ne sont battus qu'en

prolongation de la finale de la Coupe du monde 1954 par la République fédérale d'Allemagne et que les Polonais se classent troisième en 1974 lors de la Weltpokal organisée outre-Rhin. Face à ces équipes de vrais professionnels à peine masqués, les pays de l'Ouest alignent des formations olympiques composées d'amateurs et de jeunes prometteurs dont le talent ne suffit pas à contrecarrer l'expérience des formations socialistes. Dans la première biographie qui lui est consacrée, rédigée par le journaliste Philippe Tournon (1977) à partir d'entretiens avec Michel Platini, ce dernier évoque le tournoi olympique de Montréal (1976) auquel il vient de participer avec ses coéquipiers nancéens Olivier Rouyer et Paco Rubio. Même s'ils avaient obtenu de beaux résultats dans les épreuves qualificatives en écartant notamment la Roumanie de la route vers le Canada, puis au premier tour du tournoi olympique proprement dit, la marche se révèle trop haute en quart de finale face à la République démocratique allemande (RDA). Les Bleus de Platini s'inclinent lourdement 4-0 après l'expulsion de Jean Fernandez et de Paco Rubio. « Dans les équipes de l'Est, constate en 1977 le jeune Platini, pas de pros ou d'amateurs, pas de Jeux olympiques ou de Coupes du monde : à tous les coups on prend les meilleurs. Les règlements sont ainsi faits : pourquoi se gêner ? » (Tournon, 1977, p. 32). D'où ce constat fataliste : « Quelles chances avions-nous, en quart de finale, contre la RDA ? Pratiquement aucune » (*ibid.*, p. 37).

Les équipes africaines et asiatiques n'en ont pas davantage mais l'accès à la phase finale reste plus accessible qu'à la Coupe du monde. Ainsi, les fédérations africaines boycottent les qualifications à la Coupe du monde 1966 organisée en Angleterre au motif qu'elles doivent se disputer avec leurs homologues asiatiques et océaniques une seule place qualificative. Même si à la Coupe du monde organisée par la FIFA au Mexique en 1970, la Confédération africaine de football (CAF) et l'Asian Football Confederation (AFC) sont désormais assurées d'une place chacune, puis de deux en 1982, elles en ont trois chacune au tournoi olympique depuis 1964 (voir tableau).

En outre, dans l'arène olympique, les équipes africaines et asiatiques ont plus de chance de rencontrer des formations européennes et de faire la démonstration d'un autre football. C'est le cas de l'Inde, premier grand territoire décolonisé et pays de football oublié, qui n'a jamais participé à une phase finale de Coupe du monde. En revanche, les footballeurs indiens disputent, avec des résultats honorables, le tournoi olympique entre 1948 et 1960. À Londres 1948, jouant pieds nus, les footballeurs indiens sont éliminés de justesse au premier tour

par l'équipe de France amateur chaussée, elle, de crampons sur le score serré de 2 buts à 1. Si la Hongrie de Ferenc Puskas leur inflige une sévère correction à Helsinki quatre ans plus tard (1-10), ils se classent quatrième en 1956, signe qu'il existe une tradition footballistique indienne. Enfin, en 1960, au tournoi olympique de Rome les footballeurs indiens font match nul (1-1) avec les amateurs français après avoir ouvert la marque. Autre pays de football asiatique, et reconnu comme tel, l'Iran participe honorablement aux Jeux de Tokyo en 1964. Les footballeurs du Shah sont certes corrigés d'entrée, 4 buts à 0, par des joueurs est-allemands qui représentent l'équipe d'Allemagne unifiée, mais ils réussissent un nul face au Mexique, avant d'être battus de peu par les Roumains 1-0. La participation des pays africains est plus difficile. En 1960, lors des Jeux de Rome, la Tunisie est battue trois fois : 6-1 par la Pologne, 2-1 par l'Argentine et 3-1 par le Danemark. Quatre ans plus tard au Japon, le Maroc ne dispute que deux matchs en raison du forfait de la Corée du Nord mais est laminé 6-0 par la Hongrie et battu 3-1 par la Yougoslavie. À Mexico en 1968, des trois formations africaines qualifiées (Ghana, Guinée, Nigeria), aucune ne passe le premier tour. L'écart est encore trop grand entre les meilleures équipes du tournoi, issues essentiellement du bloc socialiste – et les représentants du tiers-monde. Mais les équipes africaines ne sont pas les seules à connaître des déconvenues. Au Mexique, la Thaïlande a perdu ses trois matchs : 0-7 contre la Bulgarie, 1-4 contre le Guatemala, 0-8 contre la Tchécoslovaquie. En fait, jusqu'au début des années 1980, peu d'équipes du Sud footballistique⁹ parviennent à s'extraire des groupes de qualification. En 1972, le Maroc parvient à se hisser au deuxième tour disputé comme lors des Coupes du monde 1974 et 1978 sous la forme d'un groupe de qualification. Il est vrai que la formation chéri-fienne capitalise sur l'expérience acquise deux ans plus tôt à la Coupe du monde mexicaine à laquelle ont participé certains de ses joueurs officiellement amateurs comme le buteur Ahmed Faras. L'équipe africaine qui réussit le meilleur parcours est l'Égypte qui concourt dans les années 1960 sous le nom de République arabe unie. En 1964, elle réussit à éliminer l'équipe olympique du Brésil au premier tour. Les Égyptiens entament en effet la phase de groupe par un flatteur match nul 1-1 contre les Brésiliens avant d'être défaits par les footballeurs tchécoslovaques 5-1. Les joueurs égyptiens écrasent 10 buts à 1 une équipe de Corée du Sud démotivée et parviennent ainsi à devancer les

9. C'est-à-dire hors Amérique latine.

Brésiliens au goal-average et à se qualifier pour les quarts de finale ! Ils y rencontrent le Ghana qu'ils battent 4-1. La suite est moins heureuse : défaite 6-0 face à la Hongrie en demi-finale et 3-1 contre les Allemands de l'Est en match de classement pour la troisième place. Notons cependant qu'en plus d'avoir bénéficié d'un heureux concours de circonstance, l'Égypte est le pays africain le plus expérimenté en matière de football international. Son équipe nationale avait participé au tournoi olympique de 1920, 1924 et 1928 et à la Coupe du monde 1934. Le football égyptien dispose déjà de clubs structurés comme Al-Ahly et Zamalek. Du côté du Moyen-Orient, les résultats flatteurs obtenus aux Jeux de 1976 et 1980 sont à mettre sur le compte d'un essor stimulé par les revenus pétroliers et la volonté de développer le football à des fins internes et externes. En 1976, l'Iran atteint les quarts de finale deux ans avant de participer à sa première phase finale de Coupe du monde en Argentine. En 1980, l'Irak et le Koweït, qui comptent parmi les pays émergents du football au cours de la décennie qui suit, notamment en Coupe du monde, se qualifient aussi pour la phase finale de la Coupe du monde.

Tableau. Places réservées aux continents dans le tournoi olympique de football

	Afrique	Amérique du Sud	Amérique du Nord, centrale et Caraïbes	Asie/Océanie	Europe
1960	2	3	0	3	8
1964	3	2	1	4	6
1968	3	2	4	3	5
1972	3	2	2	3	6
1976	3	2	3	3	5
1980	3	2	2	3	6

4. Le football a-t-il toujours sa place aux Jeux olympiques ?

Après la défaite contre les footballeurs est-allemands aux Jeux de Montréal (1976), Michel Platini s'interroge sur le futur olympique du ballon rond, préfigurant en quelque sorte son rôle de dirigeant dans les instances européennes et mondiales : « Et le football ? Il ne figurera plus très longtemps au programme des JO, du moins dans la formule actuelle. Il faut fixer une limite d'âge, vingt-et-un ans par exemple, ou bien interdire la participation des joueurs déjà sélectionnés dans l'équipe A de leur pays. On y verrait déjà plus clair, et tout le monde

partirait, à peu près, à égalité de chance » (Tournon, 1977, p. 37). « Platoche » n'est pas le seul à s'interroger sur la place du football aux Jeux. Le statut ambigu des joueurs de l'Est aiguillonne sans doute Avery Brundage dans la chasse qu'il mène aux faux amateurs. Associant un anticommunisme renforcé par la guerre froide à son obsession pour la pureté de l'amateurisme, le très conservateur président américain du CIO (1952-1972) est près de ranimer les tensions entre l'organisation sportive de Lausanne et celle de Zurich. En 1954, après avoir pris la succession de Jules Rimet à la tête de la FIFA, le Belge Rodolphe Seeldrayers constate : « Aujourd'hui, surtout dans les milieux d'obédience olympique, l'on a tendance à accuser le football d'aligner dans les tournois olympiques des joueurs dont la qualité d'amateur serait douteuse¹⁰. » Même s'il rappelle que « l'amateurisme était essentiellement un état d'esprit », il ne s'en déclare pas moins soulagé que Brundage veuille bien admettre que c'était aux comités nationaux olympiques qu'incombait « exclusivement la charge de vérifier et de garantir la qualité d'amateur des athlètes qu'ils engagent dans les Jeux¹¹ ». Une épine enlevée du pied de la FIFA, d'autant que l'examen pouvait paraître chimérique si l'on songe que nombre d'institutions sportives étaient contrôlées par le gouvernement ou le parti unique, et pas seulement dans les pays socialistes. Au même moment, le journaliste Jacques Ferran convenait de la solidité de la position du ballon rond aux Jeux olympiques rappelant son succès des années 1920 : « Le football olympique continue son existence. Son succès sera toujours limité, étant donné les progrès du professionnalisme. En 1956, en Australie, le tournoi olympique de football sera peut-être supprimé. Mais il renaîtra chaque fois que les Jeux seront organisés par un pays de football. Car il fait recette » (Ferran, 1954, p. 114). Le tournoi de football est bien organisé en Australie en 1956 dans un stade de 40 000 places. Même s'il est en passe de devenir le sport des migrants italiens et des Balkans, il reste évidemment bien moins populaire que le rugby à XIII et l'*Australian rules football* ou *footy*, le football national¹². 107 554 tickets sont vendus pour assister au tournoi olympique, le rapport officiel ne précisant pas le nombre d'entrées gratuites, ce qui place le football au deuxième rang des assistances derrière l'athlétisme (661 231) mais devant la natation 90 835 (Doyle, 1956, p. 119-120).

10. Archives FIFA, *FIFA Official Bulletin*, n° 7, septembre 1954.

11. *Ibid.*

12. Le foot y est disputé avec un ballon ovale et joué autant à la main qu'avec les pieds.

C'est sans doute bien plus que les 100 000 spectateurs dès lors que la finale du tournoi, URSS-Yougoslavie (1-0), est jouée dans le stade olympique proprement dit avant la cérémonie de clôture pour laquelle 86 716 billets sont vendus. Seul ombre au tableau, le football ne représente que 5,79 % des recettes totales au guichet en raison notamment de la distribution de places gratuites.

Si la question de l'amateurisme marron se pose alors dans d'autres sports et que le CIO est contraint à accepter les entorses à l'amateurisme (Dufraisse, 2023, p. 81), Brundage n'en continue pas moins de stigmatiser le football, sans doute aussi parce que les équipes de l'Est dominant outrageusement sa compétition. En 1970, il revient encore à la charge en affirmant que « le football n'était pas un sport approprié pour les Jeux olympiques ». Une assertion à laquelle le président anglais de la FIFA Stanley Rous, qui ne peut passer pour le plus progressiste des dirigeants, rétorque en affirmant que le président américain « était dépassé ». Et ajoute, en guise de menace déguisée, que « si le football était éliminé des Jeux olympiques, l'une des plus hautes sources de revenu qui compense les coûts gigantesques impliqués par une telle compétition serait perdue¹³ ». Un argument un peu exagéré toutefois, car le tournoi olympique attire les spectateurs surtout pour les grandes rencontres finales, demi-finales ou opposant l'équipe hôte à des adversaires renommés. L'usage du stade olympique ou de grandes enceintes telles que le stade Azteca à Mexico en 1968 permet certes de combler les faibles affluences dans les stades secondaires et pour des affiches peu attractives. Selon le rapport officiel des Jeux de Munich 1972, le tournoi de football « présentait un facteur de risque sérieux du point de vue des ventes dû aux grandes capacités des stades » (Diem et Knoesel, 1974, p. 208). Même si les spectateurs des matchs disputés hors de Munich (Augsbourg, Ingolstadt, Nuremberg, Passau, Regensburg) ne se ruent pas sur les réservations, d'autant que des rumeurs infondées circulent sur le manque de places disponibles, une politique de distribution généreuse de tickets gratuits aux écoles, scouts, hôteliers et loueurs de logement (24,5 %) permet de garnir les tribunes. Finalement, 78,24 % des billets mis en vente sont acquis, soit un pourcentage satisfaisant bien qu'inférieur à ceux des épreuves d'athlétisme (99,75 %) et de gymnastique (99,77 %), toutes deux disputées à Munich. Les 455 061 tickets vendus (deuxième en nombre derrière

13. Archives FIFA, Coupes du monde, Coupe du monde 1970, « Press conference made by Sir Stanley Rous », 24 mai 1970.

l'athlétisme et ses 1 081 834) ont rapporté 4 902 530 de deutsche-marks, soit 24,3 % des recettes totales de l'athlétisme.

5. Los Angeles 1984 : professionnalisation et mondialisation du tournoi olympique de football

Pour essayer de limiter les écarts de valeur entre les équipes participant au tournoi olympique, la FIFA avait décidé à son Congrès de Mexico de 1970 que les joueurs ayant été sélectionnés pour la Coupe du monde ne pourraient être admis aux Jeux olympiques. Mais l'accès à la compétition majeure étant limité à 16 équipes contre 32 en Coupe du monde (jusqu'en 2022) et les épreuves de sélection n'évinçant jamais totalement la chance ou la malchance, les formations participantes au tournoi olympique restent de très haute qualité, comme la Pologne, non présente au Mexique en 1970 mais victorieuse à Munich en 1972 et troisième de la Coupe du monde ouest-allemande de 1974. Les écarts de valeur persistent donc et amènent la presse footballistique « progressiste » comme le *Miroir du football*, sous la plume de Faouzi Mahjoub, l'un de ses journalistes sportifs, à envisager en 1972 jusqu'à la suppression du tournoi, « tant le football se dénature et se renie en participant à la mascarade olympique ». Comme on l'a vu avec Michel Platini, les Jeux de Montréal n'ont pas dérogé à la règle établie depuis les débuts de la guerre froide, à savoir la domination des équipes prétendument amateurs du bloc de l'Est. Mais le départ d'Avery Brundage de la tête du CIO en 1972 libère le débat sur la question de l'admission des professionnels aux Jeux olympiques. La question n'est pas sans arrière-pensée politique. Pour le gouvernement américain, il s'agit de pouvoir aligner les meilleurs athlètes contre les « amateurs » du camp socialiste qui occupe des emplois d'État et passent leurs journées à s'entraîner. C'est le Congrès olympique de Baden-Baden de septembre 1981 qui ouvre la boîte de Pandore du professionnalisme en laissant libre les fédérations du choix des critères d'éligibilité des athlètes aux Jeux olympiques (Dufraisse, 2023, p. 267). Une occasion que saisit la FIFA pour rééquilibrer la compétition olympique en admettant officiellement des footballeurs professionnels. Toutefois le calendrier des compétitions internationales s'est densifié. Depuis 1980, la phase finale du Championnat d'Europe des nations est devenue l'Euro et a doublé le nombre de ses participants (huit). La compétition ayant lieu en année olympique, ce qui est encore le cas cette année, il est impossible d'envoyer les meilleures équipes européennes aux Jeux.

Par ailleurs, il faut éviter que le tournoi olympique ne devienne une Coupe du monde bis et menace le primat de la compétition reine de la FIFA. Il est donc décidé d'admettre au tournoi olympique amateurs et professionnels avec une restriction pour ces derniers. Les footballeurs professionnels européens et sud-américains ne devront pas avoir joué une phase finale de Coupe du monde, au contraire des équipes du reste du monde qui sont laissées libres de déterminer le petit nombre de joueurs qui y ont été alignés. Les meilleurs joueurs de la planète football, c'est-à-dire ceux qui ont participé à la Coupe du monde 1982, ne seront pas à Los Angeles mais les cartes sont redistribuées, d'autant que le bloc de l'Est boycotte l'édition californienne. Comme l'explique bien le rapport officiel de la compétition établi par la FIFA (1984), la stratégie de la fédération de Zurich est d'intégrer le tournoi olympique dans la politique de développement mondial du football lancée par le Brésilien João Havelange, avec l'appui de Coca-Cola, et la création en 1977 de la Coupe du monde juniors¹⁴. Disputée tous les deux ans, celle-ci devait faire émerger les joueurs appelés à disputer la Coupe du monde senior et/ou le tournoi olympique, et ce sur tous les continents (FIFA, 1984, p. 21). Dans l'immédiat, la nouvelle formule bénéficie aux équipes du camp « capitaliste », en raison, il est vrai, du forfait des équipes socialistes résultant du boycott¹⁵. Pour la première fois depuis 1948, une équipe occidentale l'emporte, la France. Mais l'essentiel est peut-être ailleurs. Soutenue par l'approche marketing des organisateurs californiens, la nouvelle formule est d'abord un succès public. Disputé dans les stades d'Annapolis, de Boston, de Palo Alto et de Pasadena, le tournoi de football est la compétition olympique attirant le plus grand nombre de spectateurs (1 421 627) devant l'athlétisme (1 129 423). Même si le rapport officiel de la FIFA (1984, p. 13) prétend que les Américains ont pu ainsi découvrir le soccer, la présence d'une forte communauté de Latinos a sans doute contribué au succès populaire des matchs disputés en Californie. Réduit à l'état de spectateur par une blessure, le meneur de jeu de l'équipe de France José Touré apprécie l'ambiance de consommation sportive, « beaucoup plus "cool" qu'en Europe » avec des spectateurs qui « vont et viennent, s'empiffrent de sucrerie, de pop-corn et coca-cola, et rigolent dès qu'on fait une tête »

14. Coca-Cola apporte son aide financière à la FIFA pour l'organisation de compétition de jeunes et de stages de formation d'entraîneurs ou d'arbitrage. La marque d'Atlanta contribue aussi à introduire dans le sport les règles du marketing.

15. La Yougoslavie post-titiste est présente et obtient la médaille de bronze. Les équipes de RDA et d'URSS qualifiées sont absentes.

(Touré, 1986, p. 90). Un public « bon enfant, qui aime participer » et dont la « ola », encore peu connue en Europe, séduit Touré : « C'était plus réussi que le meilleur des concerts de rock, je n'avais jamais vu ça, quel frisson ! À chaque match, nous faisons venir un public toujours plus nombreux. Pour la finale, il y avait 102 000 spectateurs ! En tout, un million et demi de personnes ont assisté au tournoi olympique de football. Un sacré score... » (*ibid.*, p. 91). La médaille d'or obtenue par l'équipe de France face au Brésil en finale fait de ce moment « un grand souvenir de sport » (*ibid.*, p. 89). Pour le journaliste Thierry Roland (1984, p. 16), cette « victoire (2-0, buts de François et Daniel Xuereb), obtenue devant près de 102 000 spectateurs (record américain) est venue confirmer, quarante-cinq jours plus tard, la victoire de l'autre équipe de France à l'occasion du Championnat d'Europe des nations et la bonne santé actuelle du football français ». Autrement dit, Thierry Roland rappelle que le tournoi olympique reste une compétition importante mais secondaire par rapport à la Coupe du monde et à l'Euro.

La configuration du tournoi olympique est affinée à partir de 1992. La compétition est désormais réservée à des équipes de joueurs de moins de 23 ans renforcées de trois éléments plus âgés et donc expérimentés.

Au cours des éditions qui suivent, les champions olympiques 1996 et 2000 satisfont pleinement le dessein de la FIFA. Le Nigeria en 1996 et le Cameroun en 2000 apportent les premières médailles d'or au football africain et semblent valider la politique de développement menée depuis 1974, impulsée par João Havelange. Comme le Championnat juniors 1979 organisé par la fédération japonaise avait révélé au monde le jeune Maradona, les tournois olympiques ont leurs stars mondiales en devenir : Samuel Eto'o en 2000 à Athènes, Lionel Messi en 2008 à Pékin, Neymar Junior à Rio de Janeiro, tous trois médaillés d'or avec leur sélection. Ainsi, le tournoi olympique offre un lot de consolation aux spectateurs n'ayant pas eu de billets pour les compétitions reines d'athlétisme et, plus généralement, satisfait les nombreux amateurs de football, dans un programme olympique qui a tendance à enfler après être passé de 223 épreuves en 1980 à 329 en 2024.

6. Une autre Coupe du monde ? Le tournoi olympique de football comme promotion du football féminin

L'augmentation du nombre d'épreuves a fort à voir avec l'ouverture de la plupart des disciplines sportives aux femmes et donc avec la mise en place d'une véritable égalité de genre sportive. Le Congrès du CIO de Baden-Baden (1981) évoqué précédemment avait également posé la question de « l'ouverture de nouvelles épreuves pour les femmes » (Dufraisse, 2023, p. 266). Alors que ces dernières sont admises à concourir à certaines épreuves d'athlétisme en 1928, il faut attendre 1984 pour que le cyclisme leur soit ouvert, 1988 pour la voile, 1992 pour le judo et, finalement, 1996 pour le football. L'histoire du football féminin suit en effet un chemin à part. Après une première affirmation au lendemain de la Grande Guerre, le football des femmes subit l'ostracisme des fédérations de football et est même interdit en France sous le régime de Vichy. Il renaît à partir des années 1960 et commence à être reconnu par les fédérations dans les années 1970. Craignant le développement d'une fédération concurrente autour de l'Asian Ladies Football Confederation et de ses compétitions internationales, la FIFA finit par organiser un premier tournoi international en Chine en 1988 avant de créer la Coupe du monde féminine en 1991 (Breuil, 2011, p. 294-296). Reste à investir les Jeux olympiques. Les dirigeants de la FIFA, encore majoritairement masculins, voient dans la création d'un tournoi féminin un outil de promotion et la possibilité d'accroître la place du ballon rond dans les olympiades. C'est aussi le point de vue des dirigeantes, comme le rappelle Xavier Breuil (2011, p. 297), lesquelles, « au lendemain de la première Coupe du monde » féminine « rappellent combien une épreuve olympique permettrait de consolider le développement de leur pratique tout en représentant une manne financière importante ». Le football féminin a finalement son tournoi olympique aux Jeux d'Atlanta de 1996 dans le pays qui compte le plus de licenciées. Le bilan tiré par la commission technique de la FIFA (1996, p. 148) se veut optimiste : « Tandis que dans certaines régions du monde (Europe septentrionale, USA, Chine), le football féminin rencontre un accueil favorable, il soulève dans d'autres endroits des réserves, voire une certaine incompréhension. Mais la marche en avant du football féminin ne pourra pas être stoppée. » Un satisfecit est même adressé au pays du président Havelange : « Le meilleur exemple en l'occurrence est le Brésil, dont la fédération, après le résultat décevant obtenu lors de la Coupe du monde 1995 en Suède, a travaillé avec beaucoup d'ardeur à former une nouvelle équipe nationale et a pu

récolter, avec la quatrième place du tournoi olympique, un succès amplement mérité » (*ibid.*). Pour la FIFA, le tournoi olympique féminin doit servir à la promotion du football des femmes. Toutefois, le nombre d'équipes participantes a été limité à 8 équipes jusqu'en 2004, puis 12 à partir de 2008, alors que les équipes masculines admises sont toujours au nombre de 16. De ce point de vue, la Coupe du monde des femmes FIFA est plus accueillante : 12 équipes en phase finale en 1991 et 1995, 16 entre 1999 et 2011, 24 de 2015 à 2019 et finalement 32 en 2023. Mais l'aura olympique est toujours forte, si l'on suit les mémoires de la vedette de la sélection américaine, Megan Rapinoe, à propos des Jeux olympiques de Londres 2012 : « Par bien des aspects la Coupe du monde avait compté bien davantage pour nous ; nous n'avions pas eu à partager la scène avec de nombreux autres sports. Mais les JO, c'était le plus grand événement qui soit, avec 204 pays, près de 11 000 athlètes et 3,6 milliards de téléspectateurs. Ce n'était pas seulement une compétition sportive, non plus » (Rapinoe, 2020, p. 145-146). Point d'angélisme toutefois pour l'activiste de l'égalité hommes-femmes en matière de football : « Si notre succès après la Coupe du monde m'avait appris une chose, affirme encore Rapinoe, c'est que nous n'étions pas une équipe, nous étions une entreprise de plusieurs millions de dollars. Et si gagner était la seule manière d'asseoir notre marque, une fois notre domination établie, il y avait des mesures à prendre pour décupler notre valeur » (*ibid.*). Bien que le souvenir de la participation aux Jeux olympiques de Londres reste mitigé en raison du couvre-feu imposé à l'équipe et non aux stars de la délégation américaine comme les basketteurs ou à cause de l'éclatement géographique de la compétition, la compétition a œuvré, selon Rapinoe, pour l'attractivité du football des femmes : « Tous ces motifs d'énervement se sont bien sûr évanouis dès que nous sommes entrées sur le terrain de Wembley devant quatre-vingt mille personnes. C'était le public le plus nombreux devant lequel j'avais jamais joué, et l'un des plus importants jamais réunis pour un match féminin » (*ibid.*, p. 151). De fait, autant lors des Jeux que des Coupes du monde, les épreuves féminines deviennent des « compétitions internationales à succès », notamment du point de vue des audiences télévisées (Arrondel et Duhautois, 2023, p. 171-177). Un argument pour soutenir la revendication de l'égalité des revenus et primes versés par la fédération américaine, comme le rappelle encore Megan Rapinoe (2020, p. 153) : « Quelques semaines plus tôt, quand nos avocats avaient commencé à presser la Fédération de nous rémunérer davantage, nous savions que nous étions les

meilleures du monde. À présent, une fois de plus, nous avons la médaille d'or pour le prouver. » Le tournoi olympique de 2012 a aussi eu un effet d'entraînement local, comme le rappelle Audrey Gozillon (2023, p. 22) : « L'organisation des Jeux olympiques en 2012 incite, l'année suivante, la British Multinational Telecommunications Services Company à acquérir, pour sa chaîne sportive BT Sport, les droits de la FA Women's Super League, de l'England Women's Senior Team et de la FA Women's Cup. »

7. Conclusion

Au terme de cette évocation de 124 années d'histoire du ballon rond olympique, pouvons-nous affirmer en paraphrasant une publicité célèbre : le football aux Jeux olympiques, *what else ?* La question est volontiers provocatrice mais renvoie également à la face cachée des Jeux olympiques. De fait, le football ne peut être tenu pour un sport antique ni un sport élitaire comme l'athlétisme ou l'escrime de la Belle Époque. Lorsque Pierre de Coubertin vante ses vertus en 1897, il évoque celles du rugby considéré comme le véritable football, car élitaire et viril. Le baron nourrissait sans doute peu d'appétence pour l'association comme on appelait alors en France le football en raison de sa nature de sport emblématique du prolétariat. C'est pourtant le ballon rond, porteur des identités nationales mises en jeu dans le tournoi olympique, qui s'impose dans les Olympiades dès les années 1920. Il contribue, tout en suscitant l'ire des dirigeants du CIO, à renforcer la viabilité économique de leur compétition au point de susciter la naissance de la Coupe du monde ouverte aux professionnels. Le football a ensuite souligné les contradictions de l'olympisme au temps de la guerre froide – notamment les faux amateurs de l'Est –, raison pour laquelle il a été poursuivi par la vindicte d'Avery Brundage. Mais le ballon rond s'est fait aussi la tribune des dominés, les sportifs des pays africains et les femmes. Surtout, son statut de *global game* n° 1 lui assure toujours une place inamovible à l'heure où le CIO réfléchit à la modification du programme olympique en introduisant de nouvelles disciplines comme le breakdance ou le basket à trois. Dans cette optique, le football pourrait aussi prétendre à faire accepter le futsal ou même le beach soccer !

Références

- Arrondel L. et R. Duhautois, 2023, *L'argent du football. Vol. 3 : Le foot féminin*, Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure.
- Baudier J., 1908, « Un déplacement inutile », *La Vie au Grand Air*, n° 528, 31 octobre, pp. 306-307.
- Bergvall E. (ed.), 1913, *The official report of the Olympic Games of Stockholm 1912*, Stockholm, Wahlström et Widstrand.
- Boin V., 1920, « Quelques chiffres au sujet de la VII^e olympiade », *Le Miroir des Sports*, n° 11, 16 septembre, pp. 162.
- Breuil X., 2011, *Histoire du football féminin en Europe*, Paris, Nouveau Monde Éditions.
- British Olympic Council, 1908, *Olympic Games London 1908. Vol. V : Association football. Rules and regulations of competition*, Londres, The British Olympic Council.
- Cook T. A. (ed.), 1909, *The Fourth Olympiad; being the official report of the Olympic Games of 1908 celebrated in London under the patronage of His Most Gracious Majesty King Edward VII and by the sanction of the International Olympic Committee*, Londres, The British Olympic Council.
- Comité d'organisation des Jeux de Berlin, 1937, *The XIth Olympic Games Berlin, 1936. Official report volume II*, Berlin, Wilhelm Limpert.
- Comité olympique français, 1924, *Les Jeux de la VIII^e Olympiade Paris 1924. Rapport officiel*, Paris, Librairie de France.
- Coubertin P. de, 1897, « Notes sur le football », *La Nature*, 8 mai, pp. 362-366.
- Diem L. et E. Knoesel (ed.), 1974, *Die Spiele. Rapport officiel du Comité organisateur des Jeux de la XX^e Olympiade Munich 1972*, Munich, Pro Sport, vol. 1, 403 p.
- Doyle E. D. (ed.), 1956, *The official report of the Organizing committee for the games of the XVI Olympiad Melbourne 1956*, Melbourne, W. M. Houston.
- Dufraisse S., 2023, *Une histoire sportive de la Guerre froide*, Paris, Nouveau Monde Éditions.
- Ferran J., 1954, « Jeux olympiques et Coupes du monde », in : R. Kister et G. Schmid (eds), *Encyclopédie générale des sports modernes. Le football*, Monaco, Union européenne d'éditions, t. 2.
- FIFA, 1984, *XXIIIrd Olympic Games Los Angeles 1984-Olympic football tournament 29 July-11 August Technical Report*, Zurich, FIFA.
- FIFA, 1996, *Atlanta '96: Technical report Olympic football tournaments 20 July-3 August 1996*, Zurich, FIFA.
- Garcet de Vauresmont P. et J., 1912, *Les sports athlétiques. Football, course à pied, saut, lancement*, Paris, Larousse.
- Goddet J., 1936, « Les Jeux défigurés », *L'Auto*, 17 août, pp. 1 et 5.

- Gozillon A., 2023, « Du carton rouge au but en or : retour sur l'histoire des "Ladies" du ballon rond (1894-2022) », *Football(s). Histoire, culture, économie, société*, n° 2, pp. 16-24.
- Hanot G., 1920, « Le football association est incontestablement devenu le sport le plus populaire de l'Europe », *Le Miroir des Sports*, n° 10, 9 septembre, pp. 146.
- Hanot G., 1924, « C'est bien la meilleure des 22 équipes qui a gagné le formidable championnat du monde de ballon rond », *Le Miroir des Sports*, n° 206, 12 juin, pp. 375.
- Mérillon D. (ed.), 1901, *Rapport officiel des Concours internationaux d'exercices physiques et de sports*, Paris, Imprimerie nationale.
- Rapinoe M., 2020, *One life. Ballon d'or et icône féministe*, Paris, Stock, 2020.
- Roland T., 1984, *Los Angeles*, Paris, Hachette/Gamma Press.
- Touré J., 1986, *Football raconté par José Touré. Propos recueillis par Olivier Margot*, Paris, Éditions de l'Amitié.
- Tournon P., 1977, *Platini le football en fête*, Paris, Alta.

